

en ce qui se rattache à l'exportation des bestiaux. D'un autre côté, si vous examinez les exportations de bœuf préparé des Etats-Unis en Angleterre, vous voyez qu'elles ont augmenté régulièrement depuis 1891 jusqu'aujourd'hui. En 1891, on a exporté pour \$15,322,054 de bœuf préparé des Etats-Unis en Grande-Bretagne. Ce commerce a augmenté chaque année, et en 1899, il s'est élevé à \$23,545,185. En 1900, il s'est élevé à \$29,642,830, soit une augmentation d'environ \$6,000,000. Les exportations de bœuf préparé du Canada en Grande-Bretagne se réduisent virtuellement à rien. Or, il doit exister des raisons pour que notre commerce soit assez bon en ce qui concerne l'exportation des bestiaux sur pied, tandis que nos exportations de bœuf préparé sont nulles. Je ne puis attribuer cela qu'au manque d'avantages que nous possédons comparativement aux Etats-Unis.

Revenant à ce que je disais au comité avant six heures, il est très probable, je crois, que les exportateurs de Chicago font usage d'une grande partie des entrepôts frigorifiques que nous avons à Montréal. L'honorable ministre sait-il si c'est le cas ?

Le MINISTRE DE L'AGRICULTURE : Seulement lorsqu'il n'y a pas de produits canadiens à expédier. Nos contrats portent que les produits canadiens doivent avoir la préférence ; et, de fait, dans les compartiments des entrepôts frigorifiques que nous subventionnons, il n'y a virtuellement aucun produit américain.

M. BORDEN (Halifax) : D'après le gentleman qui m'a donné des renseignements sur cette question, c'est peut-être une raison qui l'a empêché d'avoir de l'espace.

Le MINISTRE DE L'AGRICULTURE : C'est-à-dire de Portland, en hiver, alors que nous n'y pouvons rien.

M. BORDEN (Halifax) : Il est possible que ce soit l'explication. Mais n'existe-t-il pas de raison qui explique pourquoi nos exportations de bœuf préparé se réduisent virtuellement à rien, tandis que nos exportations de bestiaux représentent un montant important ? Et n'espère-t-on pas augmenter à l'avenir les exportations de bœuf préparé ?

J'ai fait observer au ministre qu'il était à désirer de donner au transport du poisson frais de la Nouvelle-Ecosse à Québec et Ontario, l'aide que l'on accorde aujourd'hui à d'autres produits. M'a répondu qu'il examinerait la question.

Puis, mon honorable ami, le député de Wellington-centre, a fait observer à l'honorable ministre que bien que l'on expédie, pendant les mois d'hiver, une quantité considérable de bœuf préparé de l'Ontario à la Nouvelle-Ecosse, ce commerce cesse virtuellement pendant les mois d'été. Si la population de l'Ontario désirait avoir notre poisson frais durant les mois d'été—et je suis sûr qu'elle en demanderait, si elle le connaissait et qu'il

lui fût possible de l'avoir—et si nous voulions, pendant les mêmes mois, importer son bœuf pour la consommation dans les provinces maritimes, cela constituerait la base d'un commerce très avantageux aux deux provinces. Dans ce but, j'insiste auprès de l'honorable ministre pour qu'il examine la question comme elle le mérite.

Le MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'état de choses qui existe relativement à nos petites exportations de bœuf préparé et à nos exportations considérables de bestiaux sur pied, comparativement à celles des Etats-Unis, peut s'expliquer, je crois. Le commerce de bestiaux sur pied aux Etats-Unis, comme le même commerce au Canada, a été d'abord établi. Partout, si je ne me trompe, l'on a commencé par exporter les animaux vivants. Depuis une époque relativement récente, l'on a dit souvent, et avec raison, je crois, que le prix des issues des animaux était tellement plus élevé que le prix des mêmes articles au Canada, qu'il était plus avantageux d'exporter l'animal vivant et de l'abattre en Angleterre que d'expédier la viande de boucherie. La viande préparée par le boucher anglais se vendant toujours un peu plus cher que toute viande de boucherie importée en Angleterre, cela a peut-être contribué aussi à donner cours à cette opinion. Le résultat a été que jusqu'à récemment, les commerçants de bestiaux ont paru trouver plus avantageux d'exporter les animaux sur pied. L'état de choses est changé. Aujourd'hui, au Canada, la demande d'issues est plus considérable, et l'on a rendu plus facile qu'elle ne l'était l'exportation de certaines parties des issues gelées, en barils, etc. Il arrive qu'aujourd'hui, je crois, la différence en faveur de l'abattage en Angleterre, en raison de la valeur des issues, a virtuellement disparu, et que la valeur des issues au Canada sera presque aussi considérable, sinon aussi considérable, qu'elle l'est en Angleterre.

On a dit que le commerce d'exportation de la viande de boucherie des Etats-Unis avait énormément augmenté, non pas aux dépens du commerce de bestiaux vivants, mais qu'il avait augmenté beaucoup plus en comparaison. Cela, je crois, provient presque entièrement de ce qu'aux Etats-Unis, d'abord pour le marché domestique, mais plus tard pour l'exportation, il s'est formé de grandes maisons avec d'énormes capitaux, telles que les maisons Armour et Swift, qui ont réussi à accaparer le commerce de viande de boucherie. J'ose dire que l'on ne saurait faire avec succès ce commerce de viande de boucherie en petit ; il doit être fait par des hommes qui possèdent des capitaux considérables, qui peuvent abattre beaucoup d'animaux et les exporter sur une large échelle, et qui peuvent faire l'usage le plus avantageux possible de toutes les parties de l'animal. Autrement, ce commerce ne saurait concurrencer celui qui a pour objet les bestiaux sur pied. Aux Etats-Unis, d'im-